

À PROPOS DES ORIGINES EURASIATIQUES DE LA CHEVALERIE ET DE L'ÉTHIQUE CHEVALERESQUE



Charlton Heston dans *The Warlord* de Franklin J. Schaffner (1965)-Photo Universal Pictures

La chevalerie fait partie de notre patrimoine historique ainsi que de notre imaginaire. Au Moyen Âge, cette voie héroïque se développa dans l'ombre de l'Église pour laquelle l'idéal le plus élevé demeura la vie monastique. Toutefois, les dimensions spirituelle et initiatique de la chevalerie ne sauraient être réduites aux seules influences de la religion chrétienne. Pour la plupart des auteurs, cette institution militaire plonge ses racines dans les mondes romain et carolingien. Ici, Rome est entendue dans son sens étroit, à l'exclusion de l'empire byzantin et donc dans une opposition à l'Orient. Comme nous allons le découvrir, c'est pourtant dans cette dernière direction qu'il faut chercher non seulement l'origine de la cavalerie lourde mais aussi de son éthique chevaleresque. Mais une question se pose tout d'abord. La chevalerie européenne est-elle un phénomène unique dans l'histoire ? Existe-t-il des chevaleries extra-européennes ?

Sociétés guerrières

Il ne faut pas confondre les castes et sociétés guerrières avec la chevalerie. Les ordres militaires aztèques des guerriers jaguars (*ocelotl*) et guerriers aigles (*cuauhpilli*), par exemple, ont pu être comparés à des ordres chevaleresques dans la mesure où ils formaient une sorte d'aristocratie à laquelle le combattant accédait par la capture sur le champ de bataille de plusieurs ennemis destinés au sacrifice humain. De même, parmi des peuplades moins avancées sur le plan civilisationnel, il arrivait que des champions s'affrontent dans des combats rituels pouvant évoquer les joutes médiévales tels ces duels auxquels purent se livrer les cavaliers des tribus des plaines de l'Amérique du Nord. De fait, les peuples guerriers témoignèrent fréquemment d'une manière de code d'honneur sans que l'on puisse toutefois parler de chevalerie au sens où nous l'entendons ici. En effet, cette dernière accordait une attention aux plus faibles ainsi qu'aux femmes ce qui était loin d'aller de soi parmi les chasseurs-guerriers et nombre de sociétés militarisées. Dans les sociétés hiérarchisées on a pu voir se constituer de véritables classes guerrières à l'instar des samourais au Japon. Le terme *samourai* qui apparaît dans la littérature aux alentours du dixième siècle ne désignait pas expressément un guerrier mais un homme au service de la cour. Ce n'est que progressivement que ce vocable fut attribué aux guerriers et il fallut attendre l'ère Edo (ou période Tokugawa 1660-1868)

pour qu'un statut soit définitivement fixé. Signalons que les deux siècles que durèrent cette époque s'accompagnèrent, sur le plan intérieur, d'une longue période de paix _ à l'exception des révoltes paysannes du XVIIe siècle _ au cours de laquelle les guerriers jouèrent essentiellement des rôles de fonctionnaires et d'administrateurs. Il faut encore noter que « la voie du guerrier », le fameux *bushido*, se forma dans ce contexte d'une élite militaire bureaucratisée. Ainsi, c'est au XVIIIe siècle que Tsunemoto Yamamoto rédigea son œuvre, le *Hagakure*, qui _ avec le *Gorin no sho* de l'épéiste Miyamoto Musahi¹ _ allait devenir l'un des bréviaires des adeptes des arts martiaux nippons. Ce texte, qui ne fut pas connu du grand public avant la fin du XIXe siècle, inspira particulièrement l'idéologie militariste de l'empire du Soleil levant. En insistant sur la recherche de l'excellence dans le métier des armes, l'abnégation totale de soi et la loyauté entendue avant tout comme soumission au suzerain, ce texte a contribué à façonner l'esprit *kamikaze*, faisant en quelque sorte de chaque guerrier un mort en sursis. Yamamoto lui-même avait écrit son texte après s'être vu interdit de suicide lors de la disparition de son seigneur, cela en raison d'une loi promulguée par le Shogun. Dans l'impossibilité de se faire *seppuku* (hara-kiri), il devint moine et consacra le restant de ses jours à ruminer les sombres pensées contenues dans son œuvre... En tant que classe guerrière héréditaire au service d'un gouverneur de province ou d'un seigneur de domaine (*daimyo*), les samourais se rapprochent moins des chevaliers postérieurs à l'an mil que de la *militia* du Bas-Empire romain qui désignait justement une partie de la fonction publique organisée selon un modèle militaire. Quoi qu'il en soit, il fallut la vision quelque peu romantique d'Izano Nitobe (1862-1933), professeur d'université et diplomate, par ailleurs chrétien fervent, pour que dans son livre écrit en anglais, *Bushido, The Soul of Japan* (1900), le samourai soit paré des plus hautes vertus chevaleresques.



Guerriers aztèques (Codex de Florence, 1558-1577)



Seppuku (estampe circa 1850)

Le cas de la Chine

De même que les figures du noble peau-rouge et de l'impassible samourai continuent à alimenter l'imaginaire, l'archétype du chevalier errant chinois a suscité en Chine une abondante production littéraire et même un genre cinématographique le *wuxiapian* 武俠片. Les succès internationaux de superproductions telles que *Tigre et Dragon* (Ang Lee, 2000) ont popularisé les exploits aériens et virevoltants de ces épéistes dotés de pouvoirs surnaturels. Pourtant, l'histoire chinoise n'a pas connu de chevalerie à proprement parler, la fonction militaire ayant fini par être entièrement

¹ Notons que ce dernier ouvrage est devenu aujourd'hui un livre motivationnel pour les cols blancs.

subordonnée à la bureaucratie lettrée. À cet égard, les mandarins sont l'équivalent des samouraïs de par leur importance sociale et leur rôle d'administrateurs, le pinceau se substituant ici au sabre comme symbole de distinction sociale. Le premier historien chinois, Sima qian 司马迁 (145-86 av. J.-C.), intégra dans ses *Mémoires historiques* (*Shiji* 史记) les biographies de deux chevaliers errants (*youxia* 游俠), Lu Zhujia 魯朱家 et Guo Jie 郭解. La section consacrée aux assassins (*cike liezhuan* 刺客列传) insiste sur le sens du sacrifice de cinq autres héros remarquables parmi lesquels on citera Jing Ke (荆軻) qui échoua à assassiner le tyran qui allait devenir le premier empereur de Chine, un épisode plusieurs fois repris au cinéma (citons *L'Empereur et l'assassin* de Chen Kaige, 1998, ainsi que *Hero* de Zhang Yimou, 2002). Toutefois, d'un point de vue social, le chevalier errant ne survécut pas à la dynastie Han (de 206 av. J.-C. à 220 apr. J.-C). En effet et malgré les éloges de Sima Qian, c'est finalement la vision du penseur légiste Han Feizi 韓非子, grand inspirateur de la politique du premier empereur, qui prévalut. Condamné comme « nuisance » (*du* 蠹) le *youxia* laissa la place à ces « bandits d'honneur », membres de sociétés jurées telles qu'elles ont été immortalisés dans les *Récits du bord de l'eau* (*Shui hu zhuan* 水浒传), monument de la littérature chinoise écrit au XIVe siècle. À la fin du XIXe siècle, la situation militaire lamentable de la Chine face aux puissances occidentales suscita parmi les intellectuels un intérêt grandissant pour la culture guerrière du Japon dont les progrès sous l'ère Meiji lui avait permis d'intégrer le concert des grandes nations. Ainsi, il faut évoquer le réformiste Liang Qichao 梁啟超 (1873-1929) auteur d'un ouvrage explicitement intitulé *Le Bushido de Chine* (*Zhongguo zhi wushidao* 中国之武士道, 1904) dans lequel il exhortait ses compatriotes à retrouver l'esprit martial qui, deux millénaires plus tôt, présida à la formation de l'empire chinois.



Le justicier dans l'imaginaire chinois (Jet Li dans le film *Hero* de Zhang Yimou)

Vers l'Orient

Le philosophe japonais Inoue Tetsujiro (1856-1944), fut l'un des théoriciens du nationalisme nippon (*nihonshugi* 日本主義) ainsi que le principal promoteur de l'idéologie du *bushido* jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Persuadé de la supériorité spirituelle du peuple japonais, il considérait que la voie du samouraï surpassait la chevalerie européenne qui, à ses yeux, n'était qu'une forme « d'adoration de la femme ». C'est effectivement là un point caractérisant la chevalerie européenne par rapport à d'autres idéalisations guerrières, les samouraïs ayant favorisé, à l'instar des Grecs de l'antiquité, les relations pédérastiques censées participer à l'éducation du novice². Cette formation désignée explicitement comme « voie des jeunes hommes » (*shudo* 衆道), avait pour corollaire une dévalorisation de la femme qui est encore sensible dans la société japonaise contemporaine. Nous sommes bien loin de la condition de la femme au Moyen Âge³ et plus encore de l'idéal de l'amour

² Voir sur ce sujet le film *Tabou* de Nagisa Oshima, 1999.

³ Cf. Régine Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, Le Livre de Poche, 1982.

courtois, ce *Fine Amor* qui fleurit d'abord dans le sud de la France au XIIe siècle avant de se répandre en Europe au siècle suivant. L'ascèse amoureuse que constitue l'amour courtois est un des aspects de la spiritualité de la chevalerie, le plus important étant bien entendu celui de la voie héroïque qui mêle étroitement influences païennes et chrétiennes. La place manque ici pour exposer dans le détail l'histoire et les codes de la chevalerie. Il faudrait en évoquer les héritages romains et germains ainsi que l'influence grandissante de l'Église qui en prit le contrôle au XIe siècle à la faveur des croisades pour finalement susciter la création des ordres monastiques guerriers (Templiers, Hospitaliers, etc.) dans lesquels le chevalier se mettait au service de la foi en faisant vœu d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Du point de vue des techniques de combat et à la différence du samouraï, le chevalier européen était d'abord un cavalier lourdement armé, son équipement défensif aboutissant au harnois du XVe siècle, l'armure complète désormais indissociable du folklore du Moyen Âge. La prédominance de la technique de la lance couchée, qui suscita le développement des joutes, est caractéristique de cette chevalerie équestre. En fait, et sans vouloir remettre en cause les théories acceptées sur l'origine de celle-ci, il convient de resituer les techniques de combat monté et la proto-chevalerie dans un cadre beaucoup plus large qui est celui des peuples indo-européens et de la tripartition telle qu'elle a été mise en lumière par Georges Dumézil qui distingua comme schéma commun une organisation sociale en trois fonctions : sacerdotale (*oratores*), guerrière (*bellatores*) et productive (*laboratores*). Ce schéma permet d'établir des parallèles entre des noblesses d'épée aussi différentes que celles de l'Inde (caste kshatriya, chevalerie rajpoute), du monde Celte, de la Rome antique, etc. Pour ce qui est du cavalier lourdement armé, il est possible d'en trouver les premières traces chez les Scythes qui suscitèrent les « cataphractaires » _ homme et monture étant pareillement recouverts de lames de métal _ une technique progressivement adoptée par les empires des Mèdes, des Achéménides, des Séleucides, des Parthes, par les Romains, par les Sassanides, cela tout au long du millénaire qui précéda notre Moyen Âge... Ainsi l'apparition de la cavalerie lourde fut plus largement un phénomène eurasiatique dont le centre de gravité se situa d'abord dans les steppes de l'Asie centrale avant de se déplacer vers le sud dans une vaste région englobant le plateau iranien. Nous verrons dans la dernière partie de cet article que sur le plan spirituel, c'est également dans ce cœur de l'Asie qu'il faudra chercher les plus anciennes sources d'inspiration.



Amour courtois (Codex Manesse XIVe siècle)



Cataphractaire (Souverain Sassanide sculpté à Taq-e Bostan)

Ambiguïtés du christianisme

Au regard du christianisme, la chevalerie apparaît de prime abord comme une anomalie. En effet, les premiers chrétiens condamnaient formellement le métier des armes en accord avec ce passage bien connu des Évangiles : « tous ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée » (Matthieu, 26). Les cohortes de martyrs ainsi que les écrits de nombreux auteurs ecclésiastiques des premiers siècles de l'ère chrétienne témoignent de cette non-violence originelle. Il faudra attendre l'édit de Thessalonique, promulgué le 27 février 380 par l'empereur Théodose 1^{er} pour qu'une branche du christianisme _ celle du christianisme dit « nicéen » _ devienne religion d'État à l'exclusion de toutes les autres doctrines considérées désormais comme hérétiques. Dès lors qu'elle se fonde dans le moule romain, la religion du Christ ne cessa plus d'être adaptée aux nécessités politiques de l'empire puis de tous ceux qui par la suite en réclamèrent l'héritage à commencer par les Francs dont le rôle fut crucial dans le développement du catholicisme. Ainsi, on vit progressivement se formuler la doctrine de la « guerre juste » et, avec Charlemagne, la rencontre malheureuse entre un bellicisme atavique et une foi devenue intransigeante, celle du « crois ou meurs » qui, par exemple en 782, destinera au massacre les Saxons vaincus restés fidèles à leur croyances⁴... L'attitude ambiguë de l'Église face à la violence guerrière pendant cette période de formation de l'idéal chevaleresque reflète d'une certaine façon les contradictions de l'écriture sainte qui fait coexister les fureurs du Dieu vengeur et parfois génocidaire de la Bible avec le message d'amour des Évangiles.

L'histoire d'une religion peut-être vue du point de vue du croyant, c'est-à-dire comme une « révélation » descendue du Ciel. Toutefois, une approche scientifique s'appuyant non seulement sur l'étude des textes mais également sur les preuves archéologiques met en évidence des influences et évolutions ignorées par l'histoire sainte. Ainsi, les profondes contradictions de la Bible, où l'image divine ne cesse de se brouiller entre un dieu national s'inscrivant dans un cadre encore polythéiste et un Dieu unique créateur de toutes choses, laisse entrevoir la diversité des sources humaines qui en inspirèrent les récits. Il est évident que la religion des anciens hébreux, déjà nourrie dans les berceaux égyptien et mésopotamien, s'enrichit considérablement au contact de l'empire des Achéménides dont on sait que Cyrus le Grand, qui au milieu du VI^e siècle avant J.-C. délivra les juifs de leur captivité à Babylone, fut considéré par ces derniers comme « l'Oint de Yahvé », autrement dit le messie (Isaïe 44. 28). Les nombreux apports de la spiritualité persane ont été mis en lumière par des chercheurs trop peu connus du grand public dont le chef de file est sans conteste l'iranologue Paul du Breuil (1932-1991). Qui sait en effet que les notions de Royaume des Cieux, de sauveur, de résurrection, de paradis, d'ange et archange, de gloire divine ou encore que l'auréole des iconographies chrétienne et bouddhiste, bref que tout cela provient du monde perse ? Qui sait encore que l'idée même du Dieu universel y avait éclos bien avant la rédaction de la Bible ?



L'empereur Charlemagne à la tête de son armée

4 Massacre de Verdun (782). Sur les dérives du christianisme on lira avec profit *La subversion du christianisme* de Jacques Ellul (La Table Ronde, 2019).



Le Fravahar zoroastrien, symbole de la dimension spirituelle de l'être humain

Ainsi parlait Zarathoustra

Sans son association avec l'œuvre de Nietzsche, le nom Zarathoustra serait tombé dans l'oubli. Que pèsent aujourd'hui les zoroastriens ? Quelques dizaines de milliers en Iran, moins de cent mille en Inde... Pourtant, Zarathoustra, le Zôroastrês des Grecs, fut unanimement considéré dans le monde antique comme le plus grand des sages, un symbole des plus hautes connaissances dont se réclamèrent des figures telles que Pythagore ou Platon. Le *Zend Avesta* des Parsis, dont la rédaction était attribuée traditionnellement à Zarathoustra, fut traduit au XVIII^e siècle par le français Anquetil-Duperron. Cette collection d'écrits compte dans sa partie la plus ancienne, qui remonte probablement aux alentours de 1700 av. J.-C.⁵, les *Gathas*, un ensemble de dix-sept chants, qui, à la différence du reste du texte, recueillent les paroles originelles de Zarathoustra, un enseignement témoignant pour la première fois de la possibilité d'un changement de la condition humaine par le libre choix du bien. Selon Khosro Khazai Pardis, auteur d'une très belle traduction de ces hymnes⁶, la doctrine de ce sage peut se résumer ainsi : « *l'objectif de notre vie est de vivre une existence heureuse et joyeuse sur cette terre, et le but de notre création est d'aider activement Ahura Mazda (divinité unique dont le nom peut-être traduit par « Seigneur de sagesse » NDLR) à améliorer ce monde afin que tous les êtres vivants, humains, animaux et plantes, vivent dans la paix, s'accomplissent et s'épanouissent.* » Un idéal universaliste qui faisait un impératif du respect de la vie, y compris animale, et plaçait femmes et hommes sur un pied d'égalité, une exception pour de longues périodes de l'histoire. Zarathoustra n'instaura pas plus de lois, dogmes et clergé que le Christ. L'un comme l'autre furent les victimes des élites civile et religieuse mises en cause par leurs prédications. Dans son ouvrage *La chevalerie et l'Orient* (1990), Paul du Breuil a montré avec érudition que l'enseignement du sage parmi les sages préfigure ce qui allait devenir l'idéal chevaleresque, conçu comme un combat spirituel opposant la lumière et les ténèbres, le Bien et le Mal, et invitant le genre humain à faire appel à sa liberté pour transfigurer le monde par le moyen de la **Bonne Pensée** (*humata*), de la **Bonne Parole** (*hukhata*) et de la **Bonne Action** (*huvarshata*)⁷. La « guerre sainte » dont il est ici question est avant tout **une guerre pour la vérité et contre le mensonge** (*druj*). Les vertus qui découlent de cet enseignement ont irrigué le monde des guerriers d'Iran et d'Inde avant de passer au VIII^e siècle aux musulmans (*furūsiyya*) _ qui sur le plan de la civilisation doivent énormément aux Perses _ pour s'implanter enfin dans la société franque. Elles fleurirent au Moyen-Âge à la faveur de la diffusion du christianisme qui, à côté d'un héritage spécifiquement sémitique, était donc également porteur d'un substrat iranien universaliste plus ancien. Ainsi, de par l'importance accordée au service des autres, notamment les plus faibles, à l'exigence de la vérité et à une nouvelle conception des rapports entre hommes et femmes, la chevalerie européenne fit un lointain écho à l'enseignement de Zarathoustra.

José Carmona

www.shenjiying.com

5 Khosro Khazai Pardis avance des arguments convaincants pour cette datation dans son ouvrage *Les Gathas, le livre sublime de Zarathoustra*, Albin Michel, 2013.

6 Khosro Khazai Pardis, opus cité.

7 Selon cette éthique, il importe donc plus d'être une bonne personne qu'un bon croyant. Pour le pharisien, c'est le contraire.